

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hommage à Germaine Guèvremont

David Décarie et Lori Saint-Martin

Numéro 172, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, D. & Saint-Martin, L. (2018). Hommage à Germaine Guèvremont. *Lettres québécoises*, (172), 82–85.

Comment le Survenant est survenu

David Décarie et Lori Saint-Martin

Tout a commencé, raconte Germaine Guèvremont, lorsque surgit, presque par magie, l'élément imprévu qui, sans qu'elle le sache encore, porte en germe l'ensemble de son œuvre. Le personnage emblématique du Survenant prend naissance dans une nouvelle que Guèvremont a d'abord pensé inclure dans *En pleine terre* en 1942 :

À mes yeux, ces bucoliques tout en ayant leur charme pastoral ne me satisfaisaient pas pleinement. Je pensais toujours à ce qu'il arriverait si un élément étranger venait troubler la paix, la trop grande sécurité, des gens du Chenal du Moine. J'écrivis une courte nouvelle d'une dizaine de pages qu'on ne voulut pas inclure dans le livre, parce qu'on le trouvait assez... épais sans ça. Ainsi naquit En pleine terre. Et ainsi devaient naître par rebondissement Le Survenant, puis Marie-Didace!

Malheureusement, ce texte fondateur a disparu des archives personnelles de l'autrice et n'a jamais paru dans la revue *Paysana*, lieu de publication des nouvelles qui deviendront *En pleine terre*. Il est possible qu'une première version ait également vu le jour dans *Le Courrier de Sorel*, comme la plupart des nouvelles du recueil. Il ne reste plus que soixante-dix exemplaires du *Courrier de Sorel* des années où Guèvremont y travaillait, et la majorité de ceux-ci datent des débuts de sa carrière de journaliste, soit des années 1929 et 1930. La première apparition du Survenant, comme le personnage lui-même dans ses différentes incarnations – roman, radioman, téléroman –, est auréolée d'un halo de mystère. Ce texte inaugural, introuvable, relève, lui aussi, du mythe.

Le Courrier de Sorel publiait à l'occasion des contes et nouvelles. La fiction était également à l'honneur dans les suppléments de Noël. Dans *Tu seras journaliste*, son premier roman, publié en feuilleton dans *Paysana* et édité par nos soins en 2013, Guèvremont montre la participation de son alter ego, Caroline Lalande, à leur préparation : c'est elle, justement, qui a rédigé les contes de Noël. C'est dans l'un de ces suppléments que notre équipe de recherche a retrouvé la nouvelle « Les cloches sonnaient ». S'il ne s'agit pas, à l'évidence, du texte disparu, la nouvelle esquisse une première version du personnage du Survenant, qui explique l'errance du personnage par un deuil amoureux.

Certes, ce misérable vagabond est bien loin du glorieux « grand-dieu-des-routes ». Contrairement à ce dernier, il n'est pas un étranger puisqu'il revient mourir dans sa ville natale. Et pourtant, malgré ces différences, Guèvremont raconte l'histoire d'un homme sans nom qui « abandonna le bien paternel et partit marchant sur des routes poussiéreuses d'or fin » ; le ton nous place déjà sur le terrain du mythe. Le titre attire de plus l'attention sur la cloche, omniprésente dans le texte, et qui sans cesse accompagne le vagabond, association que l'autrice reprendra dans son roman en liant la cloche de la Pèlerine au Survenant. Comme beaucoup d'œuvres de jeunesse de l'autrice, la nouvelle étonne par son

Photo: Fonds Antoine Désilet | BaNq



pathos. Ainsi, l'insistance sur le froid mortel qui gagne peu à peu le vagabond n'est pas sans rappeler un conte de Noël d'Andersen, *La petite fille aux allumettes*. Ce texte paraîtra dans le second volume des textes de fiction, édition critique qui rassemblera les fictions publiées dans des revues ou diffusées à la radio et à la télévision. ♦

1. Conférence inédite, sans titre, sans date, FGG, série 5, 3 p.

LQ remercie la Succession Germaine Guèvremont, tout particulièrement Eliza Gentiletti, Michel Poulos, Jacques et Pierre Guèvremont.

David Décarie est professeur au Département d'études françaises de l'Université de Moncton.
Lori Saint-Martin est essayiste, nouvelliste, romancière et traductrice littéraire. Elle est professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.

Les cloches sonnaient

Germaine Guèvremont

Sur le coteau se dressait l'église, dominant les maisons du village.

Elle était de pierre rustique, rouge, brune, grise, avec un clocher unique, dont les tons de fer blanc rouillé brillaient sous la lumière lunaire, froide, et blanche... Les vitraux illuminés éclairaient la neige de teintes multicolores. Les cloches sonnaient, elles sonnaient, à toute volée, joyeuses, vibrantes et les ondes remuaient l'air de la nuit en se répercutant au loin.

Sur les chemins, par les rangs et la grande route, les carrioles rouges attelées de chevaux fringants dont les museaux sous le givre étaient poudrés de blanc se suivaient. Les occupants s'interfilaient au passage, se lançaient des facéties. Tous comparoissiens depuis de nombreuses années se connaissaient. Les hommes avaient couru nu-pieds les mois d'été par les mêmes guérets et les mêmes chemins, les femmes s'étaient rencontrées sur les mêmes bancs de l'école, aux mêmes distributions de prix, aux mêmes fêtes patronales.

C'était comme une famille agrandie qui sympathisait dans la joie de cette nuit divine.

Pendant que les carrioles filaient accompagnées du crissement des traîneaux sur la neige durcie, et du bruit diamantin des grelots, quelques-uns chaudement emmitouffés dans leur crémone, les jambes recouvertes de chaudes robes de buffalo, savouraient toute la joie de vivre. Ils songeaient dans cette nuit claire, sous la voûte d'azur que soutenaient des étoiles comme des milliers de clous d'or, à tout ce que réserve de félicité cette nuit divine. Ils voyaient l'église pleine de monde, avec son gros poêle au milieu, étincelante sous les cierges et les lampes; ils voyaient le prêtre avec ses deux assistants en chasuble d'or, officiant à la messe, pendant qu'au « jubé » les solides voix des chantres entonnaient : « Il est né le Divin Enfant ». Et puis ils songeaient au retour, au succulent repas qui les attendait, aux « tourtières » à la viande dont la pâte délayée dans la crème fond dans la bouche, aux beignes mordorés et sucrés...

Et ils s'en allaient glissant sur la neige au trot des chevaux pendant que le tintin des grelots et les cloches de l'église, plus joyeux, plus sonores, s'égrenaient dans l'air nocturne. « *Pax hominibus* »... Paix aux hommes de bonne volonté... Tout était joie, recueillement, allégresse dans le petit village de St-X, perché sur sa colline, faisant face à la mer comme un altier nid d'aigle.

Et pendant que toute cette foule joyeuse s'acheminait vers l'église, lui le vagabond, lui qui un jour avait espéré sous le soleil se tailler une place digne de ses aptitudes, cheminait sans but au hasard. Les chiens à l'entrée des fermes aboyaient à son passage avec des cris qui ressemblaient à des hurlements. Il allait insouciant, ses bottines déchirées le défendaient mal contre le froid qui lui ankylosait les pieds. Ses mains étaient bleues, gercées, gourdes... Il les enfournait dans ses poches pour les réchauffer... mais le froid persistait. Il lui gagnait le cœur... et en marchant il grelottait, il frissonnait de tous ses membres, sans force, il allait, il allait... Il cheminait sans but. Les cloches chantaient d'allégresse dans le ciel. Dans son cœur des cloches sonnaient des glas. Glas de ses espérances... glas des amours passés.

Il n'avait pas d'âge... sa barbe pas taillée, souillée, hirsute, faisait une tache noire sur la pâleur de sa face glabre. Ses yeux étaient enfoncés sous l'orbite qu'ombrageaient des sourcils épais. La fièvre s'y décernait, une fièvre lancinante et brûlante qui dévorait en lui ce qui restait de sa vie chétive. Il allait titubant sur ses jambes. Où?... il n'aurait pu le dire. Il allait parce qu'il fallait qu'il aille... Des carrioles d'où fusaient des rires le dépassaient, il n'y prenait garde...

Dans le ciel, les cloches sonnaient plus claires... plus joyeuses, plus triomphantes.

Devant lui, l'église apparaissait, elle était immense, ses yeux agrandis par la fièvre la grossissaient. Ses jambes s'amollissaient... la force goutte à goutte s'en échappait... Sur le perron il s'assit... Les derniers fidèles étaient rentrés, l'orgue triomphal ébranlait les voûtes du vaisseau et lui, le vagabond, d'entendre cette musique, riait d'un rire étrange qui semblait un rictus.

Une lassitude l'envahit comme un poison... Elle s'infiltra dans chacun de ses membres... Puis il rêva pendant que le froid les fouettait. Il se revit jeune, beau, assistant par une nuit semblable à une messe semblable, avec celle à qui il avait voué le culte de son âme, et de son être. Oui, il l'avait aimée cette Madeleine, créature adorée comme une idole qu'il avait placée au rang des déesses, tant son amour pour elle était noble et puissant. Il lui avait donné chaque battement de son cœur, chaque pensée de son cerveau. Elle était dans sa vie le « Rêve fait Réalité », jusqu'au jour où, indigne d'une passion si profonde, elle avait piétiné la rose d'un rendez-vous, et donné son cœur à un galant, autre que lui.

Sa douleur profonde n'eut pas de cri, pas de scène, elle fut de ces douleurs dont on meurt. Il abandonna le bien paternel et partit marchant sur des routes poussiéreuses d'or fin, les mois d'été, argentins de neige l'hiver, cherchant l'épuisement fatal jusqu'à la fin des souffrances trop fortes pour son âme.

Il y avait des mois que ce long martyre moral durait. Combien de paroisses n'avait-il pas parcourues avant d'arriver à St-X, où là, à la croisée des chemins, se dressait enfouie sous les arbres la maison de celle qui lui avait rongé le cœur comme un vautour. Il l'avait reconnue au passage, mais il était passé sans s'arrêter, le cœur pincé dans une tenaille. Il voulait une dernière fois assister à cette messe de Noël dans cette église, où le cœur battant d'espoir, il avait écouté jadis le cantique des chantres, regardant à la dérobée, les formes pures, les joues de pivoine de Madeleine Chantel, blonde comme les blés d'août.

Mais là sur le seuil, il s'était affaissé, étendu de son long, il entendait par bribes des morceaux d'air. Sa tête bourdonnait, des marteaux frappaient ses tempes... Ses membres, tous ses membres se raidissaient... Le cœur lui diminuait, diminuait, diminuait...

Et tout à coup, pendant le *Sanctus* à toute volée du haut du clocher, clamaient des voix « *Pax hominibus* », il vit une multitude d'anges avec des ailes longues, le soulever et l'emporter...

Il avait fini de souffrir. ♦

Nouvelle tirée de *Courrier de Sorel*, Supplément, 30^e année, n° 33, 20 décembre 1929, p.1.

L'écriture verticale dans le cycle du Survenant

David Décarie

Pour souligner le cinquantième anniversaire du décès de Germaine Guèvremont, le professeur et chercheur David Décarie rappelle que le roman *Le Survenant* fait partie d'un vaste cycle.

Le roman *Le Survenant* est l'arbre qui cache la forêt du cycle du Survenant, l'imposante fresque de Germaine Guèvremont qui comporte trois ouvrages publiés mais également des adaptations pour la radio et la télévision, en cours de publication par notre groupe de recherche. La pleine mesure du talent de la romancière se mesure à l'aune de son travail sur ce cycle, né de constantes réécritures et réinterprétations.

Fêtes

Le procédé de la réécriture est fondamental chez Guèvremont. Les œuvres du versant publié de son cycle mettent ainsi en scène une fête paysanne : dans le recueil de nouvelles *En pleine terre* (1942), il s'agit de la noce d'Amable et d'Alphonsine, dans *Le Survenant* (1945), du fricot des Salvail et, dans *Marie-Didace* (1947), du mariage de Lisabel Provençal. Or, Yvan Lepage l'a remarqué¹, ces trois fêtes se ressemblent beaucoup. Dans *Le Survenant*, la romancière, en offrant une nouvelle mouture de la tablée de la nouvelle « Une grosse noce », souligne d'ailleurs d'un clin d'œil son emprunt : « La nourriture abondait comme à des noces². »

Le génie de l'autrice ne réside pas seulement dans la mise en place de scènes superposées entre ses ouvrages, mais dans les liens qu'elle tisse entre ces différents étages, créant ainsi une écriture verticale : « L'année passée, c'était leur Survenant qui leur faisait honneur. C't'année, c'est une survenante... » peut-on lire dans *Marie-Didace*. Le renvoi aux premiers étages du cycle souligne la gémellité de la seconde femme de Didace, Blanche Varieur, surnommée l'Acayenne, avec le Survenant, mais la féminisation du nom rappelle l'épisode initial d'*En pleine terre* (« Chauffe, le poêle ») dans lequel Phonsine était également présentée comme une « survenante ». Ces échos mettent ainsi l'Acayenne en relation avec les autres personnages du cycle. Par ce moyen, la poussière d'*En pleine terre* :

Il était près de minuit quand les fils à Defroi commencèrent à se colleter. Éphrem chercha à les séparer, mais tous trois se trouvèrent enchevêtrés et trébuchèrent dans la boîte à bois qui céda sous leur poids. Il se répandit une poussière qui fit tousse toute l'assemblée.

monte littéralement jusqu'à *Marie-Didace* :

Comme la danse soulève la poussière, le plaisir avait fait lever un nuage de tristesse. Peu à peu il envahit les visages, même les meubles, même les mets affaîssés, sans attrait maintenant aux yeux des convives rassasiés.

L'écriture verticale brouille la linéarité des œuvres et les transforme en un jeu de serpents et échelles. Le procédé souligne également la déchéance de Phonsine. Vedette de la noce d'*En pleine terre* :

La mariée avait changé sa toilette de noces pour une robe de satin bleu faïence qui fit sensation. Une invitée, envieuse, profita de l'émoi pour palper entre deux doigts l'étoffe et s'assurer si elle était vraiment de qualité.

Celle-ci devient, dans *Marie-Didace*, l'envieuse qui écoute les compliments destinés à l'Acayenne :

Le vieux loucha :

– Pas la belle créature, avec le corps de robe comme doré sur tranche, qui trône dans la chaise berçante ?

Phonsine qui, malgré une migraine, servait les autres à table, entendit.

« C'est ben vrai, se dit-elle : elle trouve le tour de trôner partout. Elle a pas assez d'être belle femme, de jouir d'une bonne santé, il faut encore que les hommes vantent son ordinaire. »

L'écriture verticale est toujours hautement significative chez Guèvremont. Si Didace est à ce point transporté de joie par le combat du Survenant avec Odilon Provençal dans le deuxième roman, c'est aussi parce que la scène rappelle, par surimpression, le rôle de son fils disparu, Éphrem, dans le combat des frères Defroi dans *En pleine terre*.

Un malheur n'arrive jamais seul

L'une des forces du roman *Le Survenant* est d'introduire son héros dans une histoire déjà commencée, de le faire survenir dans une famille marquée par le malheur et par le deuil. La réaction de Didace au vol de son canot de chasse dans *Le Survenant* est inintelligible si l'on ignore le sous-texte de la noyade de son fils Éphrem dans ce même canot dans *En pleine terre* : « Le petit canot de chasse, le canot si versant était là, échoué, qui se berçait sans amarres, parmi les joncs au soleil. »

Dans une entrevue, l'autrice accorde un statut particulier à ce décès :

Mais, chose étrange, et c'est là que gît le destin des personnages d'un écrivain, j'ai rouvert l'enveloppe cachetée pour ajouter à la fin de cette nouvelle : Quelqu'un s'occupait de fermer les contrevents



hormis ceux de la cuisine. Mais le malheur était quand même entré dans la maison. Ainsi l'*histoire des Beauchemin*, une race qui s'éteint, était née³...

L'ouverture de l'enveloppe est la parfaite illustration de l'écriture cyclique de Guèvremont pour qui l'œuvre n'est jamais close et peut toujours être décachetée, rouverte. Si les deux phrases ajoutées apportent peu à la nouvelle au niveau du récit, elles sont en revanche riches au niveau figural. L'autrice, par le biais d'une allégorie, personnifie le malheur qui « survient » chez les Beauchemin malgré les efforts faits pour protéger la maison. Le contexte funéraire rend cette personnification encore plus lugubre. Le rite funéraire de la fermeture des contrevents visait notamment à « empêcher le mort de retrouver la maison tant que n'ont pas été accomplis tous les rites qui doivent lui assurer une bonne vie dans l'autre monde⁴ ». Le revenant Éphrem prépare l'arrivée du Survenant, car la force de la flamme que celui-ci fait jaillir dans le cœur de Didace s'explique par l'appel d'air provoqué par le deuil.

Ces phrases ajoutées constituent le sous-texte de très nombreux passages des œuvres ultérieures. Dans *Le Survenant*, le grand-dieu-des-routes, fin saoul, prédit à Phonsine que le père Didace va se marier avec l'Acayenne. Or cette scène rappelle directement « Un malheur » :

[Phonsine] voyait le malheur – tel un oiseau de proie plane hautain, patient et lent, avant de fondre sur la victime de son choix – éployer une fois de plus ses sinistres ailes noires au-dessus de la maison des Beauchemin. Après la noyade d'Éphrem, Mathilde était morte. La grand-mère avait suivi de près. Trois deuils en trois ans, un dur lot à supporter pour une famille. Un malheur n'arrive jamais seul.

Pour comble de malchance, le Survenant, cette ramassure des routes, ce fend-le-vent, s'est arrêté au Chenal du Moine. Que ne

passait-il son chemin ! Comment nommait-il la femme ? Ah ! oui ! L'Acayenne !

De même, les phrases ajoutées par Guèvremont dans « Un malheur » préfigurent l'arrivée du « survenant de malheur ». L'allégorie de l'oiseau de malheur renvoie à la fois au Survenant, surnommé le « beau merle », et à l'Acayenne, comparée « à une poule qui glousse ». Guèvremont, dans *Marie-Didace*, complètera cette chaîne de malheur :

Le Survenant n'avait pas porté bonheur aux Beauchemin. Vrai, sa puissance magnétique n'avait plus guère de reflet sur eux ; mais le sillon de malheur qu'il avait creusé inconsciemment autour de leur maison, six ans plus tard le temps ne l'avait pas encore comblé.

L'écriture verticale nous éclaire ainsi sur l'inspiration de Germaine Guèvremont et sur la construction de son cycle construit comme le « six pâtes » de l'Acayenne. Le mouvement créatif, chez elle, passe souvent par un aller-retour entre des textes, par le développement de potentialités inscrites en germe dans un sous-texte, tel ce malheur qui survient chez les Beauchemin. La nouvelle « Un malheur » et ses ramifications montrent de plus les profondes racines du deuil chez Guèvremont qui commence à écrire pour échapper à la dépression qui l'emporte à la suite du décès de sa fille Lucile, âgée de 4 ans, en 1926. ♦

1. Germaine Guèvremont, *Le Survenant* (éd. Yvan G. Lepage), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1989, p. 168, note 9.

2. Les citations proviennent de l'édition suivante : Guèvremont, Germaine, *Le cycle du Survenant I : En pleine terre, Le Survenant, Marie-Didace*, David Décarie, Lori Saint-Martin (édition critique et présentation), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017 ; *Le cycle du Survenant I, supplément, Le Survenant, Marie-Didace et autres textes*.

3. Louis Pelletier-Dlamini, « Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant* », *Châtelaine*, vol. VIII, n° 4, avril 1967, p. 88.

4. Eugène Monseur (dir.), *Bulletin de folklore I*, Bruxelles et Paris, J. Leblègue et Ernest Leroux, 1891, p. 345.